

Études littéraires africaines

DIEGNER (Lutz) & SCHULZE-ENGLER (Frank), eds., *Habari ya English ? What about Kiswahili ? East Africa as a Literary and Linguistic Contact Zone*. Leiden / Boston : BRILL – Rodopi, 2015, 274 p. (= *Matatu. Journal for African Culture and Society*, n°46) – ISBN 978-9-0042-9226-0



Nathalie Carré

Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037819ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037819ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carré, N. (2016). Compte rendu de [DIEGNER (Lutz) & SCHULZE-ENGLER (Frank), eds., *Habari ya English ? What about Kiswahili ? East Africa as a Literary and Linguistic Contact Zone*. Leiden / Boston : BRILL – Rodopi, 2015, 274 p. (= *Matatu. Journal for African Culture and Society*, n°46) – ISBN 978-9-0042-9226-0]. *Études littéraires africaines*, (41), 186–188.
<https://doi.org/10.7202/1037819ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Mamoussé Diagne fait de son ouvrage un témoin essentiel de la tradition orale du Kayor. Comme beaucoup d'autres chercheurs et passionnés de culture africaine, il évite ainsi que la lumière d'un savoir diffusé par la parole ne s'éteigne.

■ Vicente E. MONTES NOGALES

DIEGNER (LUTZ) & SCHULZE-ENGLER (FRANK), EDS., *HABARI YA ENGLISH? WHAT ABOUT KISWAHILI? EAST AFRICA AS A LITERARY AND LINGUISTIC CONTACT ZONE*. LEIDEN / BOSTON : BRILL – RODOPI, 2015, 274 P. (= *MATATU. JOURNAL FOR AFRICAN CULTURE AND SOCIETY*, N°46) – ISBN 978-9-0042-9226-0.

Ce nouveau volume de la série *Matatu*, issu du symposium qui s'est tenu à Francfort-sur-le-Main en 2011, s'intéresse, comme son titre l'indique, aux contacts linguistiques et littéraires en Afrique de l'Est. Si la réalité de ces contacts n'est pas nouvelle (comme le rappelle pertinemment la contribution de Clarissa Vierke), il est cependant indubitable que le phénomène n'a fait que s'accroître, l'anglais – langue officielle au Kenya comme en Tanzanie aux côtés du swahili – ayant cependant remplacé l'arabe comme langue avec laquelle se joue l'essentiel des contacts, emprunts et transformations.

Le concept de « contact zone », développé par Louise Marie Pratt dans sa thèse, puis son ouvrage *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation* (Routledge, 1992), sert de matrice à la réflexion et se trouve, de fait, largement rappelé et discuté : « *Contact zones are social spaces where disparate cultures meet, clash, and grapple with each other, often in highly asymmetrical relations of domination and subordination such as colonialism, slavery, or their aftermaths* » (L.M. Pratt, *op. cit.*, p. 4). Comme dans l'ouvrage-matrice, la question des rapports de force – ici entre langues – est largement abordée, notamment dans la contribution de Said A.M. Khamis (« *Nguvu vs Power* », p. 67-80) qui souligne bien la double dimension prise en charge par le concept, à savoir, comme les nomme l'auteur, le péril (« *peril* ») et la joie (« *joy* ») : « *In this sense, a contact zone can be understood as being simultaneously productive and destructive* » (p. 51).

De la sorte, les contributions examinent aussi bien les rapports de force – voire de domination, si l'on veut reprendre le vocabulaire de Michel Foucault – que les potentialités créatives que font naître ces espaces sociaux et linguistiques marqués par la rencontre. Des écrivains, relativement nombreux et comptant parmi les plus importants d'Afrique de l'Est – Euphrase Kezilahabi, Abdulrazak Gurnah

et, pour la génération plus jeune, Kyallo Wamitila et Yvonne Owuor –, apportent au volume non seulement leurs connaissances théoriques (un certain nombre d'entre eux sont universitaires), mais également leurs expériences d'auteur ayant grandi entre les langues. L'expérience de Gabriel Ruhumbika, à la fois auteur et traducteur, permet quant à elle de mettre en valeur le rôle de la traduction, outil probablement le plus abouti pour réduire les tensions entre les langues.

Tous illustrent ainsi l'idée que les écrivains eux-mêmes sont des « *contact zones* » à leur manière et que leur pratique littéraire est l'un des espaces de « réconciliation » et de « négociation » possibles (Kezilahabi, p. 36) dans une Afrique où la prédominance de l'anglais est désormais une réalité et où la globalisation et le multiculturalisme se déploient avant tout de manière unilatérale (« *in a one-directional way* », Kezilahabi, p. 35). Cependant, si le titre mentionne avant tout deux langues, le *swahili* et l'anglais, un certain nombre de communications soulignent le fait que celles-ci sont en elles-mêmes déjà des zones de contact : le *swahili* en particulier accueille largement en son sein, outre l'arabe et l'anglais, tout un ensemble de langues africaines, notamment nilotiques ; cela donne naissance à ce qu'Yvonne Owuor nomme « O-Swahili », néologisme désignant les différentes formes de *swahili* qui naissent au contact de ces langues (elle réaffirme par la même occasion l'idée, déjà répandue dans les études *swahili*, qu'il est sans doute plus juste de parler de « viswahili » au pluriel que de « swahili » au singulier). Ainsi, si anglais et *swahili*, au contact l'un de l'autre, ont donné naissance à des « codes hybrides » (Lillian Katavi) particulièrement vivaces – le *sheng* et l'*engsh* –, ils vibrent aussi, tout comme ces codes, d'une multitude d'autres langues.

La question reste cependant de savoir si, au-delà du dynamisme et de l'inventivité manifeste des langues et codes parlés, ces contacts linguistiques présents dans le quotidien est-africain trouvent une réelle place en littérature. La question du *code-switching*, qui ne se réduit pas à la pratique orale, mais s'applique également aux textes littéraires, est ainsi analysée par Uta Reuster-Jahn et Kyallo Wamitila qui s'intéressent à des auteurs comme Eric Shigongo et David Mailu. Les textes en *swahili* du premier – souvent des best-sellers – laissent une large place aux passages en anglais, pendant que ceux du second – bien plus expérimentaux dans le tissage des deux langues – restent cependant, à une exception près, publiés à compte d'auteur.

Ce constat repose la question des normes ainsi que des publics, qui est également abordée, sous un angle légèrement différent, par la contribution de Mikhaïl Gromov. Celle-ci pose en effet un problème intéressant : celui du développement – ou non – d’une véritable littérature régionale, transfrontalière, en *swahili*, durant les dernières décennies, alors que, jusque-là, les politiques nationales avaient plutôt contribué à un développement « séparé ».

La question de la « glocalité » du *swahili*, entre monde global et transformations locales, est donc l’un des horizons de ce volume particulièrement riche de contributions stimulantes et bien documentées, qui témoignent par ailleurs de la vivacité actuelle des littératures en Afrique de l’Est, que celles-ci soient en anglais ou en *swahili*, ou encore qu’elles combinent les langues.

■ Nathalie CARRÉ

DIOP (PAPA SAMBA), LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR. POÉSIE. ÉTUDE CRITIQUE. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. ENTRE LES LIGNES, 2015, 142 P. – ISBN 978-2-7453-2925-7.

Dans cet essai très enrichissant, l’universitaire Papa Samba Diop revient sur la vie, le parcours, le contexte d’écriture et la poésie de celui qui est considéré comme l’un des grands poètes d’Afrique noire, le poète-président Léopold Sédar Senghor.

Né à Joal au Sénégal en 1906, Senghor grandit à Djilôr avec sa famille maternelle, et principalement avec son oncle Waly Bakhom, lequel sera chargé de son éducation morale. Djilôr se révélera comme le lieu de prédilection de son « Royaume d’enfance », si cher au poète. Après des études secondaires à Dakar, Senghor s’envole pour la France, où il fera la connaissance, entre autres, d’Aimé Césaire avec qui il forgera le mouvement et le concept de « Négritude ».

En septembre 1939, il est engagé dans la Guerre. Fait prisonnier et emprisonné, il est libéré en février 1942. Il retourne à l’enseignement au Lycée de Saint-Mandé. C’est la période où il fréquente à nouveau ses amis, dont Georges et Claude Pompidou. Il se marie avec Ginette Éboué et divorce neuf ans plus tard en 1950. Au cours de cette période qui précède les indépendances, Senghor, plus que jamais, s’engage dans l’action politique qu’il mène de front avec ses activités de poète. Il publie *Hosties noires* (1948), *L’Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache d’expression française* (1956) ou encore *Éthiopiennes* (1956), tout en étant membre de la SFIO dont il démis-